

elles n'étaient pas, et qui grave dans son cœur et écrit sur ses mains le nom de ses enfants pour ne les oublier jamais ; soit qu'enfin elle soupire les regrets et les touchantes prières d'Ézéchias, dont la vie à peine commencée est coupée comme la trame par le tisserand, enlevée et roulée loin de lui comme la tente d'un pasteur.

Un seul homme peut être comparé à Isaïe qu'il surpasse non pas l'inspiration ou la sublimité du génie, mais par la variété des sentiments et des sujets qu'il a chantés : c'est David.

La poésie de David n'est pas plus divine que celle d'Isaïe ; mais elle est plus humaine, parce qu'elle a mieux exprimée tous les sentiments et toutes les aspirations du cœur de l'homme. La poésie d'Isaïe est constamment religieuse et nationale : quand le poète a vu descendre dans le temple la majesté d'Adonaï le Dieu de gloire et que le séraphin a purifié ses livres avec un charbon ardent, il impose silence au ciel et à la terre, et il ne fait plus qu'annoncer les justices ou les miséricordes de Dieu. Son cœur est tout entier à son Dieu dont il répète les paroles, à sa patrie dont il prédit sans cesse l'abaissement ou la résurrection : on n'entend dans ses chants que la voix du prophète et du juif ; la voix de l'homme se fait rarement entendre. David sans doute n'a pas négligé ces grandes sources d'inspirations pour la poésie lyrique. Jérusalem et Jehovah sont présents dans tous ses cantiques ; mais dans ses hymnes religieux et patriotiques on entend toujours parler le cœur de l'homme, tous les soupirs, toutes les larmes, toutes les prières, toutes les effusions qu'y forment tour à tour la douleur et la joie.

La poésie d'Isaïe s'inspire des crimes présents et des grands spectacles de l'avenir. Celle de David s'inspire des grands souvenirs et des espérances divines, des solennités religieuses qui renouvellent sa mémoire des bienfaits de Dieu, de toutes les émotions de son âme dans une vie ficonde en gloire et en malheurs. C'est la poésie du passé et la poésie du sentiment. C'est là ce qui distingue David de tous les poètes de sa nation ; c'est le plus intime de tous, celui qui parle le mieux à l'âme dans toutes les circonstances de la vie.

Aucun poète n'a exprimé comme David tous les gémissements de l'âme exilée dans la vallée des larmes, et toutes les consolations qui rayonnent du ciel dans le cœur de l'homme, cette longue suite d'abattements, de misères, de joies et de transports qui forme la vie humaine. Aucun n'a peint mieux que lui cette sérénité qui illumine au-dedans l'âme du juste et l'enveloppe comme d'un vêtement de paix et de bonheur. Aucun surtout n'a chanté comme lui le douleur et le brisement de l'âme au souvenir de ses fautes et ses transports d'amour pour Dieu. C'est que tous les Psaumes de David sont des prières.

De là un des caractères distinctifs de la poésie de David, l'onction qui est le langage suave d'une bonté toute céleste et divine. Ses lèvres sont comme un rayon de miel et ses paroles sont douces à l'âme comme une huile mêlée de parfums. Qui a chanté comme elles des douce joies de l'amitié fraternelle ?

« Oh ! qu'elles sont bonnes et suaves les joies de l'union fraternelle ! Elles sont comme cet excellent parfum qui fat répandu sur la tête d'Aaron et descendit sur sa barbe et les bords de son vêtement : comme la rosée d'Hermon qui descendit sur la colline de Sion. »

Qui a pleuré comme David la mort d'un fils ou d'un ami ? « Montagnes de Gelboé, que ni la pluie ni la rosée ne descendent plus sur vous ! Je pleurs sur toi, Jonathas, mon frère, plus aimable que la plus belle des femmes ; je t'aimais comme une mère aime son fils unique. »

Qui a chanté comme lui la mélancolie et la tristesse déchirante de l'âme qui se sent loin de Dieu et abandonnée des hommes ?

« Comme le cerf soupire après les sources d'eau vive, son âme a soif du Dieu vivant ; jour et nuit il dévore le pain des larmes, pendant qu'on lui dit sans cesse : 'Où est ton Dieu ?' Le cœur brisé par la tristesse, il se rappelle le temps où il se rendait à travers la foule dans la maison du Seigneur, au milieu des transports d'un peuple en fête. Et se parlant à lui-même : 'Pourquoi, ô mon âme ! te laisses-tu abattre ? pou quoi me troubles-tu ? Espère au Seigneur, car je le louerai, lui, mon Sauveur et mon Dieu. — Mon âme s'attriste quand je porte mes souvenirs vers toi, de la terre du Jourdain et d'Hermon, de la montagne Zoar. Un abîme appelle un autre abîme : au bruit de tes tempêtes tous les flots, toutes les vagues ont passé sur moi. — Durant le jour Jehovah m'accablait de sa faveur, et la nuit je chantais ; maintenant j'implore le Dieu qui me fait vivre et je dis au Seigneur : 'O mon rocher ! pourquoi m'oublies-tu ? Pourquoi marché-je dans le deuil sous l'oppression d'un ennemi ? La mort est dans mes os quand mes rivaux m'insultent, quand ils me disent sans cesse : 'Où est ton Dieu ?' — Pourquoi ô mon âme ! te laisses-tu abattre ? pourquoi me troubles-tu ? Espère au Seigneur, car je le louerai encore, etc.' »

Les plus hautes et les plus tendres inspirations du génie de David sont en germes dans cette ode sublime : l'amour des solennités saintes, l'amour de Dieu et les émotions les plus intimes de l'âme. Tous ces sentiments s'épanchent comme toujours dans une admirable prière. David prie toujours ; mais sa prière n'est jamais la même : c'est tout à tour un hymne d'actions de grâces au souvenir des bienfaits de Dieu pour lui ou pour son peuple, d'enthousiasme et d'admiration à la vue des beautés de la nature, un chant de joie et d'allégresse au milieu des cérémonies saintes du temple, l'épanchement d'une joie naïve et simple, une larme du cœur blessé par les douleurs de la vie, un soupir de l'âme enivrée d'un céleste amour ou brisée par le repentir.

Avec David l'ode hébraïque a donc chanté tout ce qu'il est donné à l'homme de chanter, et dans tous les sujets elle est incomparable. Elle offre tous les types de la poésie lyrique, la joie naïve et pure, la douceur gracieuse, la sérénité et le calme dans l'élevation, le sublime dans ses éclats et sa magnificence. Sur les cent cinquante psaumes dont les deux tiers sont de David, il n'y en a pas un seul qui ne soit un inimitable chef-d'œuvre infiniment au-dessus de toute poésie profane.

« Nul autre que David n'a mieux prié, écrivait le P. Lacordaire, nul autre, préparé par plus de malheurs et plus de gloire, par plus de vicissitudes et plus de paix, n'a mieux chanté la foi de tous les âges et pleuré les fautes de tous les hommes. Il est le père de l'harmonie surnaturelle, le musicien de l'éternité dans les tristesses du temps, et sa voix se prête à qui la veut pour gémir, pour invoquer, pour intercédier, pour louer, pour adorer. . . . Il n'y a pas dans la vie de l'homme un péril, une joie, une amertume, un abattement, une ardeur, pas un

usage, pas un soleil qui ne soit en David et que sa harpe n'émeut pour en faire un don de Dieu et un souffle d'immortalité. »

David n'a pas seulement fait des odes, il a fait des élégies, c'est-à-dire, des odes où le sentiment de la tristesse et de la douleur domine. L'élégie n'est en réalité qu'une des variétés de l'ode. Elle chante soit les malheurs privés, soit les douleurs d'un peuple, soit les infortunes de tous les hommes. La poésie hébraïque a traité tous ces sujets, et toujours avec la même supériorité. David a été le chanter des douleurs personnelles. Il est impossible de mieux peindre tous les déchirements du cœur, l'abattement d'une âme en proie à la fois à mille sentiments divers, à la triste se, au désespoir, à la confiance, au désespoir et qui finit par mettre son espérance en Dieu.

Bien des Psaumes sont aussi consacrés à chanter les douleurs d'Israël : mais le grand poète élégiaque de Jérusalem, celui qui a égalé les larmes et les gémissements à ses infortunes et à ses douleurs, c'est Jérémie. Les *Lamentations* sont un chef-d'œuvre unique. Le sujet de ces poèmes, c'est la ruine de Jérusalem et du temple, le renversement du trône de Juda, et l'extermination du peuple juif ; jamais l'âme humaine n'est épanchée en plaintes plus déchirantes. Jamais aucun poète n'a pleuré comme Jérémie, les douleurs de sa patrie, veuve de sa gloire, désolée, assise dans la poussière, pleurant dans la nuit et laissant couler sur ses joues ses larmes qu'aucune main amie ne vient sécher. Jamais on n'a fait dans un langage plus saisissant une plus navrante peinture de la désolation d'une cité autrefois la reine des nations, aujourd'hui solitaire et abandonnée, qui n'a que des larmes à donner aux petits enfants qui lui demandent du pain. Aussi Jérémie a-t-il prêté des gémissements à toutes les grandes infortunes et des larmes à toutes les grandes douleurs.

Job a été le chanter des misères humaines. Le plus éprouvé et le plus malheureux des hommes, c'est lui qui a le mieux parlé des douleurs inséparables de la vie. Les prophètes pleurent sur Jérusalem abandonnée du Dieu des nations ; David sur lui-même en proie à toutes les injustices et les persécutions des hommes, à la colère de Dieu ou au remords de ses propres fautes ; Job a pleuré sur les malheurs de tous les hommes, sur les misères et les fragilités de la vie humaine. Les plaintes sont à la hauteur du sujet.

Telle fut donc la poésie lyrique des Hébreux : poésie des grands souvenirs et des grandes espérances, la plus religieuse et la plus patriotique, la plus divine et la plus humaine, la plus universelle et la plus intime de toutes les poésies. Elle a chanté tous les bons sentiments, toutes les émotions de l'âme, depuis les joies saintes et pieuses de l'amitié et les plus touchantes et les plus suaves effusions de l'amour humain, jusqu'aux plus sublimes extases de l'amour divin. Le *Cantique des Cantiques* exprime à la fois les sentiments les plus ardents et les plus tendres. Ce chant de tendresse et de douceur, le plus suave qui soit tombé des lèvres de Dieu, est un chef-d'œuvre de grâce, de sensibilité et de richesse. Les *Lamentations* de Jérémie ont des larmes et des sanglots pour les douleurs de tous les âges et de tous les hommes. Moïse, Débora, Judith, chantent dans un enthousiasme vif et rapide les grands événements qui émeuvent l'imagination d'Israël. Isaïe et les autres prophètes célèbrent les justices et les miséricordes de Dieu pour l'avenir. Enfin David au milieu des splendeurs du trône ou des solennités saintes, dans le désert où le poursuit Saül, sur le mont des Oliviers où le chasse la révolte de son fils et de son peuple ; au milieu des douces joies de la famille et de la patrie, au jour du mariage et du couronnement de son fils Salomon, au milieu des douleurs et des déchirements du repentir, dans les heures d'abattement et de tristesse qui dévorent la fleur de son âme, comme dans ses brûlantes extases, au pied du Saint des Saints, et le soir dans ses contemplations au milieu des splendeurs de la nature, toujours, l'âme pleine de son Dieu, s'épanche avec lui dans une continuelle et sublime prière. Et quand cette poésie n'eût pas été faite pour être chantée dans les fêtes religieuses et nationales, quand elles n'eussent pas retenti jour et nuit dans le plus beau temple du monde au milieu des splendeurs d'une immense harmonie, à travers les parfums de la rose et la fumée de l'encens, elle serait encore la plus belle et la plus délicieuse des poésies lyriques, un suave épanchement de l'âme où débordent le plus sublime des sentiments, l'amour de Dieu, dans le plus touchant et le plus sublime langage donné à l'homme, la poésie.

DE LA POÉSIE LYRIQUE CHEZ LES GRECS.

Nous ne retrouverons pas dans l'ode grecque le vol sublime, la sérénité divine, la grâce noble et majestueuse, les suaves et purs épanchements du cœur humain, l'expression parfaite de tous les sentiments de l'âme remuée à la fois par le souvenir de la terre et du ciel. Chez les Hébreux la religion divine avait inspiré une poésie divine. Chez les Grecs la poésie fit la religion. Rien d'étonnant que la foi religieuse des Grecs n'ait inspiré aucun chef-d'œuvre.

On a cru longtemps que le paganisme est inséparable de la poésie. Cependant rien n'est moins poétique que le paganisme. Il n'a pas inspiré une seule grande œuvre poétique. S'il y a des chefs-d'œuvre dans l'antiquité, ils n'ont certainement pas dû leurs beautés aux inspirations religieuses de leurs temps, mais à ce trésor de beauté morale et de bonté que Dieu a mis au cœur de l'homme et que le paganisme n'a pu épuiser entièrement. Et comment une religion sans foi, sans espérance et sans amour aurait-elle pu faire jaillir dans l'âme la source divine de l'enthousiasme ? Nous avons bien des hymnes attribués à Homère et qui chantent quelques-uns des dieux inventés par l'imagination et les vices des Grecs. Mais on n'y retrouve nullement l'enthousiasme de la foi et de la piété, l'amour de la divinité et ces sublimes entretiens avec elle, ces touchantes effusions de la prière qui font l'originalité et la beauté de la poésie hébraïque. L'amour de Dieu est un sentiment inconnu en dehors du christianisme et du judaïsme. Les poètes anciens ont des peintures magnifiques de la puissance et de la grandeur de la divinité ; mais ils n'ont pour elle ni un soupir ni une larme. Ils ne l'aiment pas, ils ne croient pas en être aimés. Le paganisme est une religion sans amour, par conséquent sans poésie.

Mais s'il n'y avait pas de poésie dans le paganisme, il y en avait dans le ciel pur et resplendissant de la Grèce, dans la riche et gracieuse nature de cette terre enchantée. Il y en avait dans le cœur de ces petits peuples qui chacun à son tour dominait la Grèce et faisait trembler l'Asie ; car ils aimaient

passionnément cette patrie belle et glorieuse entre toutes. Il y en avait dans ces imaginations brillantes, dans ces âmes impressionnables qui vivaient au milieu des séductions et des charmes de la société la plus gracieuse et la plus libre, livrée à tous les enchantements de l'esprit et des sens.

Toutefois nous ne rencontrerons pas des hymnes enthousiastes inspirés par les grands spectacles de la nature. Les anciens ont aimé la nature ; ils en ont parlé avec une simplicité naïve et pleine de charmes ; mais ils n'ont pas compris sa plus sublime beauté, ils n'y ont pas vu le langage de Dieu à l'homme. C'est pourquoi les anciens créaient partout des naïades et des nymphes, pour remplacer la divinité dont ils ne voyaient pas comme nous dans la nature l'universelle et invisible présence — Ils n'ont rien qui approche de près ou de loin du *Cœli enarrant gloriam Dei* et du Psaume 103 *Benedic anima mea Domine* où David chantait l'harmonie de l'ordre naturel avec l'ordre du surnaturel et les magnificences de la création.

(La suite au prochain numéro.)

A. DE ST. RÉAL.

Montréal, Juillet 1874.

NOS GRAVURES

LA POLICE DU MANITOBA

Les croquis de notre artiste, M. Henri Julien, qui accompagne le détachement de la police à cheval du Manitoba, nous arrivent tant bien que mal du fond du pays isolé que traversent les voyageurs. Au pied des montagnes de Pembina le détachement a fait une halte. M. Julien en a profité pour s'installer sur un caisson et faire un croquis de l'endroit. Cet endroit, en vérité, a l'air d'être bien loin d'ici.

L'ÉGLISE DU SACRÉ-CŒUR A PARIS

On se rappelle le grand mouvement religieux qui s'est opéré l'année dernière en France et la décision prise par les catholiques de Paris d'élever une église au Sacré-Cœur de Jésus sur les buttes Montmartre, à l'endroit même où la Commune a fait ses infâmes débuts. Le site est un des plus beaux de Paris.

INSTALLATION PROVISOIRE

Ils sont là provisoirement, comme le gouvernement actuel de la France. Quand les autres arriveront il y aura bien du dégât dans la place — encore comme en France peut être, où chiens et chats semblent se comprendre pour mettre tout sens dessus dessous.

EN OMNIBUS

Vu du dehors, l'omnibus complet paraît la plus ingénieuse des taquineries du diable. Vu du dedans, quand par un hasard heureux on est parvenu à se glisser, à s'insérer, à s'infiltrer dans la dernière place, et cela en dépit de certaines corpulences envahissantes, on s'étonne que le père des carrosses à cinq sous n'ait pas été canonisé.

L'omnibus est un petit monde où chacun entend être chez soi, prétend agir à sa guise et même avec un certain sans-gêne que souvent doit limiter le berger de ce troupeau.

Cette enfant portant son petit carton, heureuse et fière de paraître assez mûre déjà pour payer place entière, est sous ce rapport l'égal de cette respectable lectrice qui, les lunettes sur le nez, s'abîme dans la contemplation des manifestes ; de ce gandin au col cassé pensant . . . — mais non, il s'en garde bien . . . bonne tête, mais de cervelle point ; . . . — puis aussi de M. le curé, à qui tout respect humain est interdit, lisant son bréviaire, et ce monsieur dont seul le chapeau s'entrevoit et que nous cache l'avant-dernier venu, un brave ouvrier pressé de regagner sa demeure.

Mais franchement elle en abuse, cette commère grosse et réjouie, parfaitement satisfaite de se trouver au monde, aux joues rouges, rebondies et tendues à faire craindre l'explosion. . . Elle arrive de la campagne, tous ses compagnons de route le savent, et elle vient gaver de provisions sa fille et son gendre, des « bourgeois de Paris. » De son gigantesque panier s'échappent des senteurs délicieuses pour certain amateur qui est là devant elle, mais abominables pour cette jeune élégante, une Parisienne pur sang ; sa tenue l'indique et aussi le fin mouchoir qui clôt délicatement ses mignonnes narines. Lui, là bas, le gros monsieur à la mine de financier, rien ne le gêne . . . en revanche il est bien gênant.

Il dort, bercé par les balancements de la voiture, et son oreiller, le gaillard, n'est autre que l'épaule d'une jeune ouvrière. Elle n'ose plus rien dire, car trois fois, d'une voix douce et timide, elle a tenté de rappeler son voisin aux bienséances. . . Mais, comme poursuivie par les spectres d'un cauchemar, la voix dolente de celui-ci a répondu chaque fois : Non. . . Je vais à l'Odéon.